

Rêve d'une Femme.

"Veux-tu recommencer la vie, Femme, dont le front va pâlir ? Veux-tu l'enfance, encor suivie D'anges enfants pour l'embellir ? Veux-tu les baisers de ta mère Echauffant les jours au berceau ? "Quoi ! mon Dieu ! c'était si beau ! Oh ! oui, mon Dieu ! c'était si beau !"



Les Prométhées donneront leur bal annuel lundi soir à l'Athénium.

Miles Myra et Edith Pond donneront un bridge-whist lundi soir, en l'honneur de Mile Nelson de Jackson, Miss et de Mile Buchanan, de Delhi, Lne.

Mme J. P. Hennico donnera un lunch et un bridge-whist à l'Hôtel St Charles lundi après-midi.

M. et Mme Frank T. Howard offriront un dîner à M. et Mme William C. Demarest de New York lundi soir.

Mardi, bal des Atlantéens à l'Opéra.

Le Colonel et Mme Hugues de la Vergne donneront un dîner mercredi soir.

Mlle Corinne Tebault offrira un lunch à Mile Aimée Hunnicutt, de Atlanta, au Country Club mercredi.

M. et Mme R. W. Wilmot et Miles Maud et Dorothy Wilmot donneront le même soir un dîner chez Antoine, en l'honneur de Mile Woodwell de New York et Mile Terry de Galveston, Tex.

M. et Mme Henry M. Preston donneront un dîner mercredi.

La quatrième réunion du Cercle Polyhymnia aura lieu mercredi soir chez Mme A. V. Hyde.

Le mariage de Mile Amélie Laudumley et de M. Charles B. Lannucey, Jura, sera célébré à l'église Ste-Marie (Archevêché) mercredi soir, à 5 h 30.

Les Maids of Frolic donneront mercredi leur soirée dansante annuelle.

Jeudi, bal des Chevaliers de Mo-nus à l'Opéra.

Mme Edwin Rodd donnera un bridge-whist jeudi après-midi.

Mme F. P. Pescud donnera une réception vendredi après-midi.

Vendredi soir, german du Carnaval à l'Athénium.

M. et Mme William Curtis Demarest donneront un déjeuner chez Antoine, samedi matin.

Miles Anita et Jeanne Lang par-tiront cette semaine pour Pasadena, Cal., où elles seront pendant quel-ques temps les hôtes de M. et Mme Gratz True.

Mme George Perry Eastman a donné un lunch charmant suivi d'une partie de bridge-whist samedi dernier, en l'honneur de sa belle-sœur, Mme George Eastman, de Grand Rapids, Mich. Les personnes présentes comprenaient Mmes W. O. Humphreys, Frank P. Gravelly, John Hillery, Merced Patton, Albert LeMore, Arthur Voorhes, L. D. Goodrich, Herbert Janin, V. E. Mitchell, Henry Planché, Léonce Thi-bault, E. Collinet, W. Castel, Uly-ses Marinton, J. W. Gault, Swan Sullivan, Alex Ledoux, S. B. E. J. John M. Heyn, Auguste Capde-vielle, George Chequelin, Albert Mackie, Fitzhugh Minton, George Bezu, Miles Corinne Garie, Louise Cohen, Agnes McArthur. Les sa-lons étaient décorés de fleurs blanches abais que les tables qu'il illuminait des petites lampes garnies d'abat-jour verts.

Mme A. C. Landry est partie jeu-dredi pour New York, où elle passera quelque temps avec sa fille, Mme Elmore Read.

Très beau lunch chez Mme James Legendre, mercredi après-midi, en l'honneur de Mile Mildred Curtis, de New York, et Mile Louise Bowen, de Chicago. La décoration très élégante de la table était formée de roses Killarney et de fu-gères. Les convives comprenaient Miles Irvin Burgulieres, Dorothy Wil-mot, Hilda Beltran, Allice Sessums, Eliza Windsor, Gladys Howcott, Dorothy Sanders, Elizabeth Amory et Louise Westfeldt.

Une réception aura lieu chez M. J. T. Devereux, lundi, de 4 à 6 heures, en l'honneur de Mme Mark Spelman, de New-York.

M. et Mme Charles P. Fenner sont en voyage à Panama.

Mme James A. Puech a offert un lunch magnifique à Mme Don A. Hardee, mercredi. Des roses et des Richemond émergeant de vases en cristal ornaient la table. Les cartes marquant les places étaient peintes à la main et nouées de rubans rouges. Les convives entourés Mme Pardee étaient Mmes Alfred LeBlanc, John W. Phillips, Edward E. Soule, Denegre Martin, Robert J. Perkins, Henri T. Howard, S. B. McConry, R. Band-dugud, W. S. Palfrey, James Legendre, Henry H. Baker, Oscar L. Putnam.

Le lunch-jacket donné par Mme L. Stonehall-Buffet, mercredi après-midi, en l'honneur de Mile Jean Sullivan, a été une charmante fête de la semaine. Les salons étaient décorés de plantes vertes, de roses blanches et de jacinthes et la table était parée de roses blanches, d'asparagus et de lumières voilées de soie vert. Les personnes présentes étaient Mmes Marguerite Magnin, Sydney Lee Brousseau, Marie Théard, Louis Prati, Adèle Baldwin, Nina Walters, Lillian Demarest, Gladys Moulton, Louis Janvier, Emily Jones, Frederica O'Reilly, Lottie Watterman, Rose West, Agallice McCaw, Marcelle Desporte, Katharine Nelson, Aimée Hunnicutt, Emma et Jessie Tebo, Sarah Pipes, Sadie Downman, Eleanor Peterman, Agnes George, Mary Lyman, E. May Hart, Lorraine Pascale.

Mardi soir, M. Charles Janvier et Mile Céleste Janvier donnaient un dîner superbe pour Mile Lois Janvier. Les convives occupaient deux tables délicieusement fleuries, l'une de roses rouges et l'autre de roses roses. Les décorations appelaient la fête du jour, la St-Valentin, étaient de la couleur des fleurs. Les per-sonnes présentes étaient M. et Mme Robert H. Downman, M. et Mme Léon Gibert, M. et Mme Albert Sidney White, M. et Mme W. S. Palfrey, M. et Mme Lewis Hardie, M. et Mme John Janvier, Mmes S. W. MacDonald, W. Labby, Edgar H. Bright, Miles Marion Moore, Eliza-beth Magnin, Jessie Tebo, Ruth Bush, Delphine Charles, Alice Bal-dwin, Bessie Yoakum, Rose West, Marjorie Bobb, Dorothy Wilmot, Sadie Downman et M. Arthur La Cour, Alvin Howard, Stirling Nott, Genères Dufour, Burney Williams, Sam Coleman, Edie Montgomery, William Stauffer, Charles Finley, Sessums Walmsey, Pendleton Morris, George Janvier.

Un des beaux dîners de la saison a été donné par Mme John A. Morris, mardi soir, en l'honneur de Mile Rose Bowen, de Chicago, et Mile Mildred Curtis de New York, qui sont les hôtes de Mile Katharine Legendre. La table était décorée à ravir de roses American Beauty contenues dans des vases d'argent. Les souvenirs offerts aux jeunes filles étaient de cadecars à photographier et ceux des messieurs des boîtes à allumettes en argent. Les convives comprenaient Miles Carrie Williams, Laura Hobson, Isabel Sprague, M. et Mme James Legendre, M. et Mme Hennen Morris, et M. Miles Burgulieres, W. T. Magnin, Alfred Phelps, June Poltevent, Esmond Grims et Carroll Warmoth. Les chanteurs italiens de l'Hôtel St-Charles se sont fait entendre pen-dant le dîner.

Une réception magnifique a été donnée par le Juge et Mme F. A. Monrore, mercredi soir, en l'honneur de Mme H. W. Blanc et Mile Maud Hay Blanc, de Louisville. Les convives étaient Miles Carrie Williams, Edith Henderson, Mildred Bell, Phyllis Horton, Fanny Craig et M. Edward Brown, Omer Vil-ler, Jr, Tom Nicholls, Alfred Penn, Hugues de la Vergne, Arthur Gomilla, Jr, George Michinard, John Baldwin, James Manson, Codman Lord, Jr, George Walsh, Everett Brown, Ballard James, Alden Mc Leilan, Jr, Gus Gilbert, Robert Perkins, Jr, Lincoln Griswold, Pierre Villier, William Parkerson, Shepard Perrin, Allard Kaufman, et quelques autres.

Un dîner des plus élégants a été donné mercredi soir par M. et Mme James A. Puech dont les convives étaient M. et Mme Henry V. Beer, le Colonel et Mme Hugues de la Vergne, M. et Mme Henry M. Preston, Mme John P. Richardson, M. et Mme B. Trezevant, M. et Mme Joseph T. Devereux et M. Charles T. Sontag. Des narcisses et des roses ornèrent la ravissante décoration de la table.

Charmant le bridge-whist qui a eu lieu chez M. et Mme John G. O'Kelly, mercredi soir, en l'hon-neur de Mile Marion Moore, de Vicksburg, Miss. Les personnes présentes comprenaient Miles Agallice McCaw, Frances Hoskins, Lor-raine Pascale, Louise Laplace, Al-mée Hunnicutt, Olive Kelley, Mar-guerite Johnson, Olga DeBays, Sid-ney Lee Brousseau, Marguerite Holland et M. M. Miller Gordon, F. O'Kelly, Callard Martin, Lea Renshaw, Albert Tebo, Dr. Talbot, Robert Levert, Peter Dunn, Ash-ton Collins, J. B. McCarty, Biddie Allen.

Jeudi soir, Mme James DeBays a donné une partie de théâtre au Dauphine, suivie d'un souper dans le Jardin Italien de l'Hôtel St-Char-les. Ses invités étaient M. et Mme Prévost Breckenridge, M. et Mme Irving Lyons, Dr et Mme Lawrence DeBays, M. et Mme Henry Leve-rier, Dr et Mme Léa Burthe, M. et Mme Bathbone DeBays, M. et Mme Lucius Glenn, M. et Mme Harry Laboussie, M. et Mme William A. Dixon, Miles Kittle Laboussie et Hilda von Mysenbug et M. Abe Leverich, James T. DeBays et Charles Burthe.

Excellent service fourni à notre BOUTEF LUNCHEON nous apporte de nouveaux clients tous les jours. LA FONTANA, 711 rue Canal.

Les Français en Afrique. Paris, 18 février.—Le ministre des colonies a reçu hier des dé-tails complémentaires sur le ré-sultat de l'expédition comman-dée par le capitaine Mandot dans la région du Dankouti, Afrique Equatoriale. Après un combat acharné les tribus hostiles commandées par Sultan Senoussi ont été complé-tement mises en déroute par la colonne française, abando-nant plus de 300 tués et 400 blessés sur le champ de bataille. Au nombre des tués se trou-vent Senoussi, trois de ses fils et plusieurs chefs. Du côté français les pertes ont été de huit tirailleurs séné-galais tués et dix-huit blessés, dont aucun grièvement.

à profusion. Des roses My Mary-land, et des jacinthes blanches em-plaient les beaux vases qui sur-tout la table. Le thé était servi par Mme Pearl Wignt et Mme Stry-vester Walmsey et les rafraîchisse-ments par Miles Marie Céleste Vil-le-ré, Sylvia Metcalf, Elizabeth Lyman, Joséphine Magnin, Jean O'Leary, Mabel Robinson et Edith Clark. Mile Mary Gilmore servait le punch. Mme Pescud recevait aidée de Mmes Lyman, E. N. Maurin, George B. Penrose et Miles May Gilmore et I. Pescud. Les personnes présentes comprenaient Mmes W. C. Clat-borne, C. H. Hyams, Jne. H. M. Preston, Hugues de la Vergne, A. Brittin, Walter Flower, Eugene Martin, Denis Burgulieres, R. Weste, Gustave Olivier, Charles T. Pat-terson, E. E. Soule, Hunter C. Lea-ke, Ashton Phelps, W. Brown, Dan Paton, W. G. Vairin, J. M. Burgulieres, R. W. Walmsey, W. W. Mangum, S. P. Walmsey, Pearl Wignt, George Kausler, Bessie Be-han Lewis, James DeBays, J. E. Crusel, John W. Parker, Jr., James W. Hearn, J. L. Onorato, F. W. Parkam, J. D. Rouse, W. C. Jones, Miles Lucie Clatborne, Fannie Cho-ard, Elizabeth Pickard, Louise Denis. Les prix étaient de flacons à essence en cristal et argent.

Un fort joli lunch en l'honneur de Mile Sadie Gueno de Crowley, Lne, a été donné mardi par Mile Ethel Eiert, dont les convives étaient Miles Elise Hinderman, Marie Théard, Cora Wisner, Lynet-te Hoffmann, Bowen Wisner, Fanny et Anna Todd, Stella Ha-rang, Florence Rousset, Sue Clark et Elise Harriman. La table, était ornée d'œillets rouges, de fougères et de tulie rouge. Des car-tes en forme de cœur marquaient les places.

La première soirée dansante du F. L. C. Club, une organisation mystique composée de toutes jeunes filles, a eu lieu samedi dernier, dans les salons de M. et Mme J. Edward Crusel, et a été un véritable succès. La reine de la fête, Mile Mittie Clark, portait une ravissante toi-lette de satin blanc garnie de ve-lours bleu et de dentelle blanche. Le trône dressé pour elle s'harmoni-sait avec les décorations du salon où dominaient le vert et le blanc, les couleurs du club. Les dames d'honneur de la reine portaient d'élégants costumes : Miles Athée Winship et Lucille Gruse étaient en paysannes espagnoles, et Miles Lucie Walmsey et Elmore Bright avaient des toilettes de cour. Le capitaine, Mile Athée Puech repré-sentait un paysan suédois. Le roi était Randolph Uaworth et les ducs, Robert Reynolds, Willie Moore, Tommie Sprague et Raulph G. Gris-com. Les autres membres du club comprenaient Miles Margarette de la Vergne, Edith Bate, Isabel Orme, Virginia Vories, Maud Tobin White, Dorothy Maderville, Eliza-beth Lyman, Retta Clark, Elizabeth Fischer, dont les costumes étaient charmants. Parmi les assistants : Miles Lucie Chaffe, Edith Le-gen-dre, Mary Brousseau, Alma Baldwin, Margarette Wagan, Edith Henderson, Mildred Bell, Phyllis Horton, Fanny Craig et M. Edward Brown, Omer Vil-ler, Jr, Tom Nicholls, Alfred Penn, Hugues de la Vergne, Arthur Gomilla, Jr, George Michinard, John Baldwin, James Manson, Codman Lord, Jr, George Walsh, Everett Brown, Ballard James, Alden Mc Leilan, Jr, Gus Gilbert, Robert Perkins, Jr, Lincoln Griswold, Pierre Villier, William Parkerson, Shepard Perrin, Allard Kaufman, et quelques autres.

Vous vous souvenez sans doute de ce fait divers. Les chroni-queurs de l'époque ont abondam-ment commenté le problème mo-ral qu'il soulève. Une jeune fem-me coquette et rieuse, habituée aux hommages, aimant leur gri-serie, s'est laissée imprudemment cerner à l'écart, dans un salon pro-pice au tête-à-tête, par un de ces mondains brillants dont toute l'existence semble une parade gal-lante. Comédie ! Ce n'était qu'une comédie qu'ils se donnaient l'un à l'autre sur le thème éternel de l'amour ; des propos galants chu-chotés, des rires derrière l'événail qui bat comme l'aile d'un oi-seau effaré, et peut-être même, un baiser furtif sur deux doigts tendus dans un geste amusé... Comédie ! Mais il ignorait, "lui", que l'on peut prendre plaisir à ce jeu et que le simulacre de la passion, à certaines heures, en certains lieux, entre certaines gens, ne tire pas à conséquence. Il reçut en plein cœur le choc d'une révé-lation monstrueuse, une flimme rouge jaillit de son cœur vers son cerveau et la fénésie du meurtre le saisit. Ce fut bref. Un lourd candélabre de bronze s'abattit dans un terrible moulinet sur le crâne un peu chauve du galantin courbé pour le baiser. Il tomba la face contre terre et ne bougea plus.

Maulny, sans doute, allait frap-per encore, mais une sorte de res-pect tragique s'imposa à sa dé-merce et désarma sa main, car, fixée par l'horreur soudaine du drame, pétrifiée, semblait-il, par l'épouvante, sa femme demeurait assise, immobile, les yeux fixés, avec aux lèvres le même sourire qu'elle avait tout à l'heure. On l'emporta comme morte, tandis qu'il allait se constituer pri-sonnier. Et durant tout le temps que se poursuivait le procès, alors qu'il comparait devant la cour d'assises, que les avocats, les jour-nalistes dissertaient, argumentaient sans qu'il consentit à se dé-fendre, et était enjôné dans une maison de santé loin de Pa-ris, indifférent à tout, sans pen-sée, sans souvenirs, le cerveau vide.

Depuis, le docteur Maulny allait être condamné. Les braves gens qui composent un jury d'as-sises ne s'embarrassent pas des complications de graves problè-mes psychologiques. Leur équité simpliste conçoit l'acquiescement du mari dont l'infortunée est cer-taine et qui exerce des représailles légitimes. Mais elle lui refuse tou-te indulgence s'il fut simplement raisonnable et jaloux, c'est-à-dire ridicule.

Le jury se disposait donc à pro-noncer contre Maulny une con-damnation sévère, lorsque son avocat reçut, de la maison de san-té où était soignée Mile Maulny, une dépêche dont il s'empressa de donner la lecture.

La jeune femme était rétablie. Elle avait retrouvé l'usage de tou-tes ses facultés, et sa première

LE VOILE DE L'OUBLI

Ce fut un drame terrible, un scandale inouï, dont tout Paris s'est entretenu durant plusieurs semaines avec un intérêt passion-né, jusqu'à ce qu'un autre drame, un autre scandale eût brutalement accaparé l'attention publique.

Parvenu tout jeune encore, grâce à des qualités profession-nelles hors de pair, à une situation des plus brillantes, le docteur Maulny avait épousé l'héritière d'un grand nom. Adorablement jolie, infiniment séduisante, parée de toutes les grâces du corps et de l'esprit, elle lui était apparue com-me un miracle de rêve matérialisé. En elle revivaient les aïeux prestigieuses des siècles de gloire et de beauté. Surtout elle avait, des marquises de la Régence ou du temps de Louis le Bienaimé, ce charme capiteux et léger, cette futilité spirituelle et mutine qui nous émeuvent encore dans la mélancolie du passé et parmi les ombres de la mort.

Du premier coup il fut, lui dont la vie s'était écoulée jusqu'alors dans le recueillement du labora-toire, ébloui, grisé, envoûté sou-dainement. Et la jalousie commença de le torturer. Car l'existence mon-daine lui ravit son idole. Il la voyait à peine, alors qu'il eût sou-haité dans un farouche égocisme passionné, la garder toute à lui, à lui seul. Au reste, il ne pouvait y avoir malentendu entre eux, puisqu'il voulait tout ce qu'elle voulait. Mais elle ne se douta que son genre de vie pût l'affli-ger. Mais dans la contrainte qu'il s'imposait pour ne rien lui laisser pa-raître de ses angoisses, pour que l'effluement d'un souci ne vint pas troubler cette âme vouée, semblait-il, à une perpétuelle joie, des forces mauvaises s'accumu-laient en lui sans qu'il y prit gar-de. Un jour, l'étrincelle meurtri-ère à l'improviste, embrassa tout. Ce fut la catastrophe.

Vous vous souvenez sans doute de ce fait divers. Les chroni-queurs de l'époque ont abondam-ment commenté le problème mo-ral qu'il soulève. Une jeune fem-me coquette et rieuse, habituée aux hommages, aimant leur gri-serie, s'est laissée imprudemment cerner à l'écart, dans un salon pro-pice au tête-à-tête, par un de ces mondains brillants dont toute l'existence semble une parade gal-lante. Comédie ! Ce n'était qu'une comédie qu'ils se donnaient l'un à l'autre sur le thème éternel de l'amour ; des propos galants chu-chotés, des rires derrière l'événail qui bat comme l'aile d'un oi-seau effaré, et peut-être même, un baiser furtif sur deux doigts tendus dans un geste amusé... Comédie ! Mais il ignorait, "lui", que l'on peut prendre plaisir à ce jeu et que le simulacre de la passion, à certaines heures, en certains lieux, entre certaines gens, ne tire pas à conséquence. Il reçut en plein cœur le choc d'une révé-lation monstrueuse, une flimme rouge jaillit de son cœur vers son cerveau et la fénésie du meurtre le saisit. Ce fut bref. Un lourd candélabre de bronze s'abattit dans un terrible moulinet sur le crâne un peu chauve du galantin courbé pour le baiser. Il tomba la face contre terre et ne bougea plus.

Maulny, sans doute, allait frap-per encore, mais une sorte de res-pect tragique s'imposa à sa dé-merce et désarma sa main, car, fixée par l'horreur soudaine du drame, pétrifiée, semblait-il, par l'épouvante, sa femme demeurait assise, immobile, les yeux fixés, avec aux lèvres le même sourire qu'elle avait tout à l'heure. On l'emporta comme morte, tandis qu'il allait se constituer pri-sonnier. Et durant tout le temps que se poursuivait le procès, alors qu'il comparait devant la cour d'assises, que les avocats, les jour-nalistes dissertaient, argumentaient sans qu'il consentit à se dé-fendre, et était enjôné dans une maison de santé loin de Pa-ris, indifférent à tout, sans pen-sée, sans souvenirs, le cerveau vide.

Depuis, le docteur Maulny allait être condamné. Les braves gens qui composent un jury d'as-sises ne s'embarrassent pas des complications de graves problè-mes psychologiques. Leur équité simpliste conçoit l'acquiescement du mari dont l'infortunée est cer-taine et qui exerce des représailles légitimes. Mais elle lui refuse tou-te indulgence s'il fut simplement raisonnable et jaloux, c'est-à-dire ridicule.

Le jury se disposait donc à pro-noncer contre Maulny une con-damnation sévère, lorsque son avocat reçut, de la maison de san-té où était soignée Mile Maulny, une dépêche dont il s'empressa de donner la lecture.

La jeune femme était rétablie. Elle avait retrouvé l'usage de tou-tes ses facultés, et sa première

pensée, à l'issue de la crise qu'elle venait de traverser, avait été de réclamer son mari. Un étonnant phénomène d'amnésie avait, en effet, aboli en elle la vision de la scène tragique. Sa mémoire n'a-va-t conservé aucun vestige de souvenir se rapportant à tout ce qui s'était passé dans le salon en-sanglanté par le geste meurtrier. "Elle ne savait pas ! Elle n'avait jamais vu !" Elle s'étonnait d'être séparée de son mari, et pleurait en demandant qu'on lui rendit. Quels développements d'élo-quence pouvait mieux que cet appel toucher le cœur des jurés ? L'acquiescement prononcé à l'una-nimité, libéra Maulny.

Vous devinez qu'il n'hésita pas longtemps à prendre le parti que son cœur et sa conscience lui con-seillaient également. Il courut se jeter dans les bras de celle qui ne se souvenait plus. Il lui expliqua qu'elle avait été très malade, et qu'il avait dû lui faire donner des soins spéciaux dans l'hôpital de la campagne. Mais, puisqu'elle était guérie, leur vie ancienne al-lait reprendre, un peu plus intime cependant, car il ne fallait pas qu'elle se fatiguât. Ils vivraient côte à côte, pour eux seuls. Ils se-raient heureux comme autrefois, plus qu'autrefois.

Et depuis lors, ils ne se sont plus quittés. Vous les avez ren-contrés sans doute en Suisse, sur la Riviera, au Caire, dans les Pala-ces cosmopolites, où se renou-velle sans cesse la foule anonyme des errants des Deux Mondes. Ainsi Maulny espère qu'elle achè-vera de perdre toute notion des heures affreuses où sa raison fai-blissait. Il a d'ailleurs, pour élé-der les prévenances infinies, des délicatesses raffinées et touchan-tes. Et s'il souffre cruellement, dans l'angoisse qu'un retour sub-it de mémoire déchire souven-t à ses yeux le voile béni de l'oubli, il n'en laisse rien paraître, elle ne doit pas savoir.

Or, elle s'en souvient. Un jour, brus-quement, le voile s'est déchiré. Elle s'est souvenue. La vision sanglante a surgi devant elle. C'é-tait un soir, à Monte Carlo, venant la mer. Assis sur la terrasse, dans l'ombre parfumée, ils écou-taient l'étrange plainte que le vent apportait au fond de l'horizon à l'instant où le jour expirait. Comme à l'instant fatal, dans le salon ensanglanté, lorsqu'un cadavre s'était abattu à ses pieds, elle de-meura immobile, muette et gla-cieuse. Tout de suite il l'alarma, craignant de comprendre, et le regard qu'il leva vers elle était si chargé de détresse et de supplica-tion, qu'elle se sentit capable, pour sauvegarder son illusion, d'un héroïque effort, d'un subli-me mensonge.

— Ce n'est rien, dit-elle ; le froid m'a saisie, rentrons. Le lendemain, ils partaient pour Venise. Quelque jour, vous savez, dû se rencontrer... Et voyant passer ce couple, si tendrement uni que chacun éprouvait, comme pour prévenir et deviner sa moindre pensée, vous avez dit : — Comme ils sont heureux !

LE DERNIER BRISQUARD

Les douze heures de minuit sonneront, graves et lentes, à la vieille horloge des Invalides. Dans l'immense "salle de l'Hé-rosme", éclairée par la faible lu-mière d'une veilleuse, l'Invalide Landor, ex-voltigeur, vétéran de Crimée et d'Italie, qui râlat de-puis un instant, poussa un grand cri et mourut.

Réveillé en sursaut par cette clemure, l'ex-grenadier Flicottot, son camarade de lit, jeta autour de lui un regard hébété, et voyant à ses côtés le cadavre de Landor murmura simplement : — Pauvre vieux !

Autour de lui s'alignaient ven-rant-neuf lits funébrement vides... Tous ses frères d'armes étaient morts !... Le dernier, Landor, venait de rendre l'âme. Il restait seul !

Un mois auparavant, ils s'étaient encore "trois : l'ex-turco Lafeur, l'ex-voltigeur Lan for, et lui Fli-cottot, ex-grenadier de la garde impériale. — Trois invalides, disait alors Landor, c'est peu pour l'immense hôtel qui contenait jadis six mille personnes.

— C'est peu évidemment, ap-prouvait Flicottot avec philoso-ophie ; mais c'est suffisant pour jouer à la manille à trois, sous les lilas... dans le jardin de la can-tine — tout en buvant un petit vin blanc, frais, pétillant et qui vous ravivote. — Grenadier, répondait Landor, grenadier, vous avez raison ! — C'est aussi mon avis, opinait Lafeur.

Les trois brisquards s'attablaient alors sous les lilas, dans le jar-din de la cantine, et entamaient d'interminables parties de ma-nille. Le dimanche, quand il fris-sait beau, Lafeur et Flicottot allaient jouer aux quilles dans une guin-guette de l'avenue Boquet, fan-tais que, sur l'Esplanade, leur ca-

merade, le paralytique Landor, se promena t dans son fauteuil arti-culé, qu'il manoeuvrait lui-même avec habileté, décrivant sur le sable des cercles parfaits, ou bien s'essayant (à vanité éternelle du sportman !) à dépasser les au-tomobiles, qui filaient devant lui à toute vitesse.

Un jour, l'ex-turco Lafeur, qui était gardien du tombeau de l'Em-pe-reur, prit froid, étant à son poste. Bref, il trembla, toussa, s'alta et mourut. Le soir de l'enterrement, Lan-dor et Flicottot se retrouvèrent à la cantine.

— Nous ne sommes plus que deux, observa l'ex-grenadier. — Deux invalides, soupira Lan-dor, c'est peu pour l'immense hô-tel, qui en contenait jadis six mille... — C'est peu, évidemment, ap-prouva Flicottot, mais c'est suffi-sant pour jouer aux dominos, dans le jardin de la cantine, tout en buvant... — Et d'une voix habituée à com-mander... des bouteilles : — Patron, une de blanc et un jeu de dominos.

A quelque temps de là, l'Invalide Landor, qui avait succédé à Lafeur comme gardien du tom-beau de l'empereur, prit froid, étant à son poste, et, comme son prédécesseur, il toussa, s'alta et, dans la nuit mourut.

Depuis la mort de Landor, seul irrémédiablement seul, l'Invalide Flicottot errait, triste et lamenta-ble, à travers l'immensité des sal-lées désertes, martelé de son pas lourd les dalles sonores des corri-dors froids et silencieux, prome-nait son ombre dans la solitude des cours, envahis d'herbes fol-tes, gravissait les vieux escaliers de bois vermoulu, travaillait de vastes dortoirs où volaient des chauve-souris effarées, puis re-descendait à la cantine où tout en buvant sa bouteille, il jouait mé-lancoliquement au bibouquet. Par-fois, las d'être seul, il s'asseyait devant la glace qui reflétait son image, lui donnant l'illusion d'être avec quelqu'un. Souvent les vins généreux lui facilitaient cette illusion. Alors il trinquait avec... l'autre, les verres se cho-quant dans la glace, et Flicottot, heureux d'être en agréab-le compagnie, racontait ses cam-pagnes et ses actions d'éclat à l'au-tre, qui, poussant la déférence jusqu'à l'ob-équiosité, imitait ses moindres gestes et disait toujours comme lui.

Levé dès l'aube, il s'en allait dans son jardin, un lopin de terre planté d'un lilas, avec, au milieu, une corbeille de tulipes cerclées de bus, et, au fond, une tonnelle de verdure meublée d'un banc et d'une table, au-dessus de laquelle pendait à un fil une boule de verre argenté. Il passait là ses matinales, s'occupant à bêcher ses plates-bandes de salade, à arroser ses corbeilles de tulipes, à ratisser ses allées, à planter des arbutus qu'il espérait voir grandir et le couvrir un jour de leur ombre, éprouvant d'ailleurs une joie en-fantine à faire la toilette de son jardin, et s'attendrissant devant un bourgeon qui s'ouvrait, comme devant une nouvelle vie à laquelle il aurait participé.

Un midi précis, Flicottot, qui avait succédé à Landor comme gardien du tombeau de l'Empe-reur, allait prendre son service à la crypte, et restait là jusqu'à cinq heures, assis sur une chaise de-vant le sarcophage de granit, luisant, pour se distraire, l'histoire de Napoléon, s'enthousiasmant à la lecture des pages brûlantes de récits de batailles et resplendis-santes de noms de victoires, ou-bliant, dans l'exaltation où le jet-tait cette lecture, les dangers qui l'environnaient, l'exposant impru-demment à l'humidité glaciale de la crypte et aux courants d'air mortels de la chapelle.

Or, un jour, comme il tournait les pages de ce livre, les dernières et les plus tristes, et qu'il haïit avec émotion le récit de la bati-ille de Waterloo, la défaite de Na-poléon et l'agonie de la Grande Armée dans un cercle de flammes et de fumée, sous les rafales de mitraille, au milieu d'un ouragan de fer et de feu, un grand frisson le secoua sur sa chaise, une fai-blesse le prit, la fièvre le saisit aux tempes, une grande lueur jaillit devant ses yeux.

Quand elle se fut dissipée, il vit ou crut voir devant lui un hom-me. A sa redingote grise, à son gilet blanc barré du ruban rouge de la Légion d'honneur, il le reconnut aussitôt. Alors, il se leva, saisi, et, d'une voix tonnante, dont l'écho roula en ondes sonores sous la voûte de la crypte, il cria : — Vive l'Empereur !

— Vive la République ! — Qui avait poussé ce cri ? L'ex-grenadier regarda autour de lui. Alors, il aperçut, sur le seuil de la porte, le pet t tambour Pierre, un enfant de troupe, petit-fils d'un de ses collègues décédé. — Clampin ! fit-il. Et il voulut s'avancer vers lui, la canne menaçante ; mais il fit

Le radium et la rosée.

L'abbé Kneipp, d'hygiène mémoire, conseillait à ses ouail-les de se promener le matin, pieds nus, dans l'herbe humide. Ce traitement, alors tout nou-veau, gauchit à l'abbé de nom-breux détracteurs : comment ga-gner à cette promenade autre chose que des rhumatismes ? Les médecins incrédules n'a-pargnèrent pas au gô-ri-riseur leurs dédaigneuses sa-lutations. Or, voici que la science, — au moins celle d'aujourd'hui — semble donner raison à l'empirique abbé. L'effet de cette cure est dû au radium. On sait depuis plusieurs années déjà que la radioactivité consti-tue l'un des principaux éléments thérapeutiques des sources miné-rales. Le docteur Negro, pro-fesseur à l'Université de Bo-logne affirme qu'elle se trouve aussi dans la rosée. Pour le démontrer, il pose le soir une plaque de verre sur l'herbe ; quand il la relève, à l'aube, tout humide, cette plaque est impré-gnée d'une puissance radioacti-ve très sensible sur la face qui regardait le sol. Cette puissance se augmente encore pendant quelques minutes après qu'on l'a éloignée du sol ; puis elle cesse au bout d'une heure. Le profes-sieur Negro pourrait ses expé-riences et recherche la cause qui fait naître et périr cette radioac-tivité ; pour le moment, il l'ex-plique par l'influence magnéti-que des couches supérieures du sol sur les gouttes de rosée. Quoiqu'il en soit, les malades de l'abbé Kneipp ne perdraient point leur temps en se promenant, le matin, dans l'herbe humide ; comme Auté qui reprenait des forces quand il touchait la terre, en foulant de leurs pieds nus le magique radium, ils pouvaient bien reprendre de la vigueur.

Une caserne modèle.

On vient d'inaugurer à Wind-sor une caserne qui est assurément la plus confortable de l'An-gleterre. Malgré l'étendue des bâtiments et de ses dépenses, elle n'est pas destinée à loger plus de 800 hommes. Chaque soldat y a sa chambre, petite en vérité, pourtant très habitable, et l'on y trouve tout le vie en commun toute une série de gran-des pièces, plus luxueuses les unes que les autres. Les repas se prennent dans deux salles à manger, longues de 28 mètres, larges de 21, ornée sur les murailles de pi-lastres et de colonnes, éclairées le jour par d'immenses fenêtres et le soir par des lustres étincelants suspendus au plafond. A l'extrémité de l'un de ces deux halls, on a disposé une petite scène pour permettre à la troupe, et l'envie lui en vient, de s'exercer à des représentations dramatiques. Un foinier avec de bons fau-teuils, une salle de jeux, longue de 36 mètres, sont ouverts aux soldats et à leurs visiteurs. La salle des billards mesure 24 mè-tres sur 6 mètres de large ; elle a fort grand air, avec son pavage de céramique qui dessine un tapis autour de chaque billard. Pour écrire à leurs familles et à leurs bonnes amies, les hommes dispo-sent d'un salon de correspon-dance ; ils ont le goût de la lec-ture, ils peuvent le satisfaire à la bibliothèque. Les cabinets de toilette et les salles de bains sont de véritables modèles, pour la commodité de leur aména-gement autant que pour le goût sobre et coquet de leur décora-tion. Toute une série d'appareils à douches sont rangés le long des murs et toujours prêts à fonctionner ; dès que les hom-mes reviennent de l'exercice, ils peuvent se baigner et faire leurs ablutions. Enfin, dans l'inté-rieur même de cette caserne idé-ale, on trouve un bureau de commandes qui permet aux sol-dats d'acheter tout ce qu'ils veu-ent et de l'avoir à bon compte sans qu'ils soient obligés de cor-rire les boutiques de la ville.

Déraillement.

Tamagua, Pic, 15 fév. — Un train de voyageurs de la Compa-gnie Philadelphie et Reading, a déraillé ce matin près de la sta-tion de Lofty. Le mécanicien a été tué. Aucun voyageur n'a été blessé. Une enquête over-tive immédiatement par des détec-tives de la compagnie semblerait démontrer que ce déraillement est le fait d'un attentat criminel.

Belle vitasse.

Londres, 18 février. — Le duc de Westminster fait construire à East-Cowes, un bateau auto de quinze mètres, le "Brunhilde", qui battra, croit-il, le record uni-versel, avec une vitesse de qua-rante-trois milles à l'heure. Il se-ra inscrit au concours internatio-nal des bateaux-moteurs en Avril.